

Les Vertueux

*Du même auteur*

Chez Mialet-Barrault

*Pour l'amour d'Elena*, 2021 ; Pocket, 2022

Chez Julliard

*Les Agneaux du Seigneur*, 1998 ; Pocket, 1999

*À quoi rêvent les loups*, 1999 ; Pocket, 2000

*L'Écrivain*, 2001 ; Pocket, 2003

*L'Imposture des mots*, 2002 ; Pocket, 2004

*Les Hirondelles de Kaboul*, 2002 ; Pocket, 2004

*Cousine K.*, 2003 ; Pocket, 2005

*La Part du mort*, 2004

*L'Attentat*, 2005 ; Pocket, 2006

*Les Sirènes de Bagdad*, 2006 ; Pocket, 2007

*Ce que le jour doit à la nuit*, 2008 ; Pocket, 2009

*L'Olympe des infortunes*, 2010 ; Pocket, 2011

*L'Équation africaine*, 2011 ; Pocket, 2012

*Les anges meurent de nos blessures*, 2013 ; Pocket, 2014

*Qu'attendent les singes*, 2014 ; Pocket, 2015

*La Dernière Nuit du Raïs*, 2015 ; Pocket, 2016

*Dieu n'habite pas La Havane*, 2016 ; Pocket, 2017

*Khalil*, 2018 ; Pocket, 2019

*L'outrage fait à Sarah Ikker*, 2019 ; Pocket, 2020

*Le Sel de tous les oubliés*, 2020 ; Pocket, 2021

Chez Après la Lune

*La Rose de Blida*, 2006

Chez Bayard

*Le Baiser et la morsure : entretiens avec Catherine Lalanne*, 2018 ;  
Pocket, 2021

Chez Flammarion

*Le Dingue au bistouri*, 1999 ; J'ai lu, 2007

*Ce que le mirage doit à l'oasis*, 2017 ; 2021

Chez Folio

*Morituri*, 1999

*Double blanc*, 2000

*L'Automne des chimères*, 2000

*La Part du mort*, 2005

Yasmina KHADRA

# Les Vertueux

*roman*

Mialet-Barrault Éditeurs  
3, place de l'Odéon  
75006 Paris

[www.mialetbarrault.fr](http://www.mialetbarrault.fr)

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022.  
ISBN : 978-2-0802-5794-9

*À ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire  
et qui m'a inspiré ce livre.*



Des choses incroyables vous tombent dessus, détournent le cours de votre existence et le bouleversent de fond en comble. Vous avez beau fuir au bout du monde, vous réfugier là où personne ne risque de vous trouver, elles vous suivent à la trace comme une meute de chiens errants et font de vous quelqu'un qui ne vous ressemble en rien et qui devient la seule histoire que l'on retiendra de vous.

Certains appellent ces choses *mektoub*.

D'autres, moins déraisonnables, disent que c'est la vie.

En ce qui me concerne, ces choses-là avaient un visage, une odeur et un nom : Gaïd Brahim.

Gaïd Brahim était à l'image du bon Dieu. Sévère et miséricordieux. Il pouvait faire d'un vaurien un notable et d'un insolent un gibier de potence, sauf qu'il était plus enclin à sévir qu'à gratifier. Il nous envoyait ses fiers couteaux, à l'improviste, pour s'assurer que nous veillions religieusement sur ses champs, que son bétail se portait mieux que ses sujets et que les échines étaient bien courbées.

Tout ce qu'il y avait sur les terres de Gaïd Brahim appartenait à Gaïd Brahim : les vergers, la rivière, les

sources, le mausolée ainsi que le marabout qui y reposait, la mosquée et son imam, nos taudis, notre sueur et notre chair, jusqu'aux pierres pavant les collines, jusqu'aux renards qui venaient dans le noir semer la pagaïe dans les poulaillers. Et tout lui réussissait. Ne craignant ni le mauvais œil des envieux ni la vindicte des humiliés, il régna sans partage sur les êtres et les choses. Il était donc naturel de se soumettre à ses lois, qui étaient très simples : le servir ou disparaître. Comme nul ne savait où aller, on s'ancrait dans nos taudis et on évitait de faire du bruit. En ces années-là, les déracinés crevaient de faim sur les routes et aucun ciel ne valait un toit.

Personne, au douar, n'avait intérêt à se mettre à dos Gaïd Brahim.

C'est la raison pour laquelle le cœur de ma mère faillit s'arrêter de battre lorsque mon petit frère rentra à la maison, livide, en hurlant : « Le caïd ! Le caïd ! »

Nous regardâmes par la fenêtre. Une carriole cahotait sur la piste qui menait à notre gourbi, conduite par Babaï, un Noir herculéen que les gens du village redoutaient autant qu'un mauvais présage.

— Va chercher ton père, cria ma mère à mon petit frère.

— Je ne sais pas où il est.

— Ne discute pas. Trouve-le et dis-lui de rentrer immédiatement. Ce n'est jamais bon signe quand on a la visite des hommes du caïd.

Mon petit frère sortit par-derrière et s'élança à travers champs, notre chien sur les talons.

La carriole s'arrêta dans la cour. Babaï n'en descendit pas. Il s'épongea dans un pan de son turban et attendit que quelqu'un se manifestât.



Ma mère n'avait plus une seule goutte de sang au visage. Je ne reconnus pas sa voix lorsqu'elle me poussa vers la porte.

— Va voir ce qu'il nous veut. Chaque fois que cet énergumène s'amène, il liquéfie les boyaux aux grands et aux petits.

— Pour lui dire quoi ?

En vérité, je n'avais pas le courage de sortir de la maison.

— Tu penses que ton père a fait quelque chose de mal ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Il ne dit jamais où il va.

Ma mère claqua ses mains sur ses cuisses et alla s'effondrer dans un coin. Elle se mit aussitôt à se signer en croisant les poignets. Mes deux sœurs la rejoignirent ; toutes les trois se serrèrent les unes contre les autres en récitant des incantations.

Chaque fois que Babai débarquait au douar, un homme devait en pâtir. Et lui, conscient du malaise qu'il suscitait, restait impénétrable sur son siège, une racine de réglisse entre les dents, pendant que les familles se demandaient sur quelle demeure allait s'abattre l'anathème.

Ce jour-là, Babai s'était dirigé droit sur notre gourbi, ce qui avait ajouté à notre émoi une épaisse couche d'effroi.

Mon père arriva en courant, la bouche écumante, complètement dérouté. Il dut se racler plusieurs fois la gorge avant de s'adresser à Babai. Je n'entendis pas ce qu'ils se dirent. Lorsque mon père se frappa la poitrine, je compris que quelque chose de grave était arrivé.

Ma mère, qui suivait la scène, debout derrière moi, fit claquer ses deux mains sur ses joues avant de les rabattre sur ses cuisses.

— Le ciel va nous tomber sur la tête, se lamenta-t-elle. Que va-t-on devenir ? Mon Dieu ! Nous sommes perdus, nous sommes maudits.

Mon père nous rejoignit, en chavirant presque. Il se cramponna au battant de la porte pour tenir sur ses jambes.

— Qu'est-ce que tu as fait derrière mon dos, mon fils ? gémit-il.

— Moi ?

— Oui, toi... Pourquoi le caïd envoie-t-il cette brute te chercher ?

— Je l'ignore.

— Il dit que son maître veut te voir, toi, et personne d'autre. Il te connaît d'où, le caïd ? Quand il convoque quelqu'un, c'est qu'il a des comptes à régler avec lui.

J'étais abasourdi. Ma tête rembobina le film de la semaine et des semaines d'avant, en quête d'un moment d'égarement ou d'un semblant de méfait que j'aurais commis à mon insu ; je ne relevai rien de répréhensible. J'étais un garçon docile, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un geste déplacé.

— Il s'agit sûrement d'un malentendu, dit ma mère d'une voix chevrotante.

Nous sortîmes, mon père et moi, pour en savoir plus sur cette curieuse convocation.

— Je ne suis pas dans le secret des dieux, maugréa Babai. Mon maître m'a chargé de ramener ton rejeton. Alors je suis venu le chercher. On m'ordonne, j'exécute.

— Est-ce qu'il était en colère, le caïd ?

## *Les Vertueux*

— Comment ne pas l'être lorsqu'on ne dispose que de têtes de mule et de bras cassés.

— Tu es sûr de ne pas te tromper de personne ?

— J'ai des petites oreilles mais j'entendrais une araignée tisser sa toile. Le caïd a bien dit Yacine, le fils de Sallam le manchot.

— Qu'est-ce qu'il lui veut ?

— Pourquoi me poses-tu des questions auxquelles je n'ai pas de réponses, Sallam ? Est-ce que je t'ai demandé avec quelle eau tu fais tes ablutions ?

Ma mère nous rejoignit, les traits fondus. Elle se dressa devant le canasson pour lui barrer la route.

— Où est-ce que vous emmenez mon garçon ?

— À la Grande Kheïma.

— Mon fils ne sait même pas où ça se trouve.

— Retourne à l'intérieur, lui dit mon père. On est entre hommes.

De la tête, Babaï m'ordonna de monter.

Il m'interdit de m'asseoir sur la banquette, à cause de la terre que j'avais sur le postérieur, m'obligeant à rester debout sur le marchepied.

Le fouet cingla la croupe du canasson ; la carriole manqua de renverser ma mère.

Les voisins étaient sortis de leurs terriers. Ils se tenaient devant leur porte, aussi silencieux que les spectres.

Dans les champs, des silhouettes se dressaient çà et là et observaient la carriole qui cahotait sur la piste comme on regarde un drame en train de s'opérer.

Beaucoup de malheureux avaient suivi les hommes du caïd sans que personne sache pourquoi et n'avaient plus redonné signe de vie.



I

LA CHAIR DES SALAMANDRES



Je m'appelle Yacine Chéraga.

Ceci est mon histoire avec Gaïd Brahim.

Je suis l'aîné d'une fratrie composée de quatre filles et de trois garçons. Deux de mes sœurs, à peine pubères, avaient été mariées à des gamins obtus qui les retenaient captives loin de chez nous – on ne les voyait presque pas ; les deux autres prenaient leur mal en patience en attendant un prétendant. Hassan, mon cadet, et moi étions des bergers. Quant à Missoum, notre benjamin, il était parti pour rester petit toute sa vie. À trois ans, il tétait encore le sein de notre mère en mordant à pleines dents dans son croûton.

Mon père avait perdu une main dans un duel – et son âme avec. Je ne me souviens pas de l'avoir vu se plaindre ou s'emporter. Emmitoufflé dans son ombre, il ne fréquentait ni la mosquée ni la clique de vieillards qui égrenaient leur chapelet au pied du caroubier, là-haut sur la colline qu'enfaîtait le mausolée de Sidi Oukil. Il ne parlait pas beaucoup, non plus, mais le peu qu'il laissait entendre avait du sens. C'est lui qui m'avait certifié que la manne céleste est une comète qu'on peut

regarder s'éloigner, mais qu'on n'a aucune chance de rattraper.

*S'il avait ses deux mains*, jurait notre mère, *votre père déracinerait un chêne*. Il n'avait qu'un bras valide, notre géniteur, mais qu'est-ce qu'il galérait. Il s'éclipsait avant le lever du jour et rentrait tard dans la nuit, en rasant les murs. Il ne nous disait pas ce qu'il fabriquait, loin de notre village, et refusait de nous emmener, mon cadet et moi, avec lui pour l'aider. Plus tard, beaucoup plus tard, j'appris qu'il ne voulait surtout pas que l'on sache qu'il mendiait...

Cependant, il n'était pas le seul à raser les murs.

Au douar, nous étions le visage d'une même infortune, tellement identiques qu'il nous était difficile de distinguer qui était de chair et de sang de qui était un fantôme. L'imam nous exhortait de prendre notre mal en patience car le Seigneur se tient aux côtés de ceux qui subissent avec courage et humilité ce qui est *écrit*. Il décréait surtout que celui qui refuse son destin n'y changera pas grand-chose et que le malheur assumé mène droit au paradis. Ainsi, chacun *assumait* son malheur avec dévotion. Cependant la prière que nous récitons le plus souvent avant d'éteindre le quinquet était : « Seigneur, garde Tes bienfaits si Tu nous en juges indignes mais, de grâce, fasse que notre chemin ne croise pas celui de Gaïd Brahim. » Quand bien même nos prières avaient l'accent des peines perdues, nous gardions la foi. Comme nos ancêtres. Comme nos parents. Comme notre progéniture après nous. Si nos saints patrons nous ignoraient, malgré nos offrandes et les bêtes sacrificielles qu'on égorgeait sur le seuil de leur tombeau, le caïd Brahim, lui, nous avait à l'œil. On lui



rapportait ce qu'on faisait, ce qu'on chuchotait la main sur la bouche et ce qu'on taisait au tréfonds de nos peurs.

Nous nous étions habitués à cette existence sans relief et sans attraits et nous pensions que ce serait ainsi jusqu'à la fin des temps.

Puis il y eut ce vendredi de l'automne 1914 qui allait changer le cours de mon existence. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était un beau jour de septembre, chaud comme le ventre d'un chiot. Les montagnes qui se profilaient à l'horizon rappelaient des divinités endormies, les hanches harmonieuses et le bras tendu vers on ignore quelle oblation. De rares nuages blancs s'effiloçaient dans le ciel tandis qu'un épervier, ivre d'espace et de vent, lançait des cris perçants comme on jette un sort. Je me souviens de la piste crevassée qui m'éloignait des miens, des arbres mornes qui jalonnaient mon destin, des crissements des roues chahutant le silence profond de la garrigue, de Babaï qui somnolait sur son banc, le fouet enroulé autour de son bras comme un serpent.

Nous avons parcouru plusieurs lieues sans échanger un mot. En vérité, nous n'avions rien à nous dire de sérieux. Babaï n'aimait personne, et j'avais une peur bleue de ce qu'il représentait.

Le marchepied, sur lequel je tenais debout depuis plus d'une heure, me cisailait la plante des pieds que de vieilles savates dépareillées avaient du mal à contenir.

— Je peux m'asseoir sur le siège ?

— Non, dit Babaï, le ton aussi sec qu'une détonation.

— S'il te plaît.

— Si je me suis donné un mal de chien pour que les sièges soient impeccables, c'est pas pour qu'un culterreux pose son fion dégueulasse dessus.

— C'est que de la poussière. Je nettoierai après.

— Avec ta langue ? Tu es un dépotoir à toi tout seul. Tu restes sur le marchepied et tu arrêtes de me taper sur le système.

Mes genoux étaient sévèrement éprouvés par les rebonds de la carriole sur les ornières.

— S'il te plaît. Je ne tiens plus sur mes jambes.

— M'en fiche.

Il se mit à siffloter.

Babaï était une brute droit sortie de la gangue originelle. Il avait le regard mauvais de ceux qui ont raté leur vie et qui s'en prennent à celle des autres par dépit. Il devait peser plus de cent kilos et autant de péchés. Je l'avais vu plusieurs fois saisir des badauds par la gorge et les soulever par-dessus sa tête juste pour exhiber la robustesse de ses muscles. Il n'avait pas plus de cœur qu'un djinn et, paraît-il, il pratiquait la sorcellerie... Hélas, les gens pouvaient raconter ce qu'ils voulaient, Babaï s'en moquait. Il avait la baraka du caïd et l'impunité qui allait avec.

Je lui tendis la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dit que tu lis dans les lignes de la paume. Je veux savoir ce qui m'attend.

— Le caïd te le dira.

— Je jure que je n'ai rien fait.

— Et c'est mon problème ? s'écria-t-il, excédé. Que tu pisses de l'eau de rose ou que tu chies de l'ambre, que veux-tu que ça me fasse ? Ta vie dépendrait d'un geste de ma part que je ne bougerais pas le petit doigt pour toi, ni pour personne.

— Tu penses que je risque ma peau dans cette histoire.

— Parce que tu crois en avoir une ?

Babaï fit claquer son fouet et m'ignora.

Nous traversâmes un bosquet dans un silence troublant que cadençaient le trot du canasson. Autour de nous, les arbres semblaient avoir des yeux. J'avais le sentiment qu'on nous épiait.

Babaï mâchouillait sa racine de réglisse, la tête ailleurs. Je geignais exprès pour qu'il s'aperçoive que le marche-pied me brûlait comme un gril, en vain. Soudain, il tira sur les rênes et rangea la carriole sur le bas-côté.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Un type louche nous colle au train depuis un bon bout de temps.

Je me retournai. Effectivement, quelqu'un nous suivait.

Babaï avait raison de se méfier. Des bandits de grand chemin avaient sévi dans la région. Ils furent tous pendus sur la place des villages musulmans pour l'exemple, mais leurs fantômes continuaient de hanter les maquis et les forêts.

Babaï retroussa sa jellaba par-dessus sa ceinture ; il portait un pistolet sur lui.

La vue de l'arme me tétanisa.

Babaï attendit que l'inconnu s'approchât, les doigts autour de la crosse, prêt à dégainer. Lorsqu'il reconnut mon père, il rabattit sa jellaba et posa ses larges mains sur sa figure.

— Non, mais c'est pas vrai... Qu'est-ce que tu veux encore, Sallam ?

## *Les Vertueux*

Mon père descendit de sa jument. L'inquiétude lui ravageait le visage.

— J'ai laissé mon épouse morte de peur.

— Il n'y a pas de fossoyeur dans ton douar ?

— Elle veut savoir ce qu'on reproche à notre fils.

— Ça changerait quoi ?

— Il faut que je voie le caïd.

— Le caïd ne reçoit que les gens qu'il convie ou qu'il convoque, et tu le sais.

— Mon fils n'a rien fait.

Babaï dodelina de la tête, agacé.

— Écoute-moi bien, Sallam. C'est pas que je t'aie à la bonne, mais je te conseille de retourner d'où tu viens.

— Je refuse de rentrer sans en avoir le cœur net.

— C'est ton esprit qui ne l'est pas, pauvre bougre. Tu as laissé traîner ta main là où il ne fallait pas et tu ne l'as plus récupérée. Tâche de ne pas mettre ton pied au mauvais endroit, cette fois. Le caïd a horreur des têtes de mule. Je te préviens, quand il châtie, il n'épargne ni les récalcitrants ni leurs familles.

— Rentre à la maison, père. Tu n'as rien à craindre. Je suis innocent.

Babaï fit claquer son fouet et nous poursuivîmes la route.

Mon père resta au milieu de la piste, debout à côté de sa jument, semblable à une âme en peine dont ni le ciel ni la terre ne voulaient.

La Grande Kheïma...

Je réalisai enfin pourquoi le monde du caïd était aux antipodes du nôtre et pourquoi on disait de Gaïd Brahim qu'il était aussi puissant qu'un sultan et riche à subvenir aux besoins de ses descendants pendant mille ans. Lorsqu'on dispose d'un domaine aussi imprenable qu'une forteresse, pavoisé de jardins en fleurs, avec un palais au milieu et, sur une aile, des tentes grandes comme des chapiteaux, et sur l'autre, un haras hennissant de pur-sang splendides, on n'a pas besoin d'avoir un dieu puisqu'on l'est presque.

Jamais je n'avais pensé qu'une maison puisse compter autant de fenêtres, s'étager sur deux niveaux et se couvrir d'une tonne de tuiles sans s'effondrer. Je venais d'une bourgade miteuse où les taudis étaient faits de torchis et de poutrelles moisies, avec des portes branlantes et des toits qui fuyaient pendant la saison des pluies. Me retrouver d'un coup, sans préavis aucun, moi qui n'avais jamais quitté mon douar, devant une demeure imposante, aux façades crénelées d'une blancheur éclatante et

au portail massif taillé dans du bois noble et clouté de cuivre, dépassait mon imagination.

Babaï me livra à un homme sec comme un gourdin qui, moustache hérissée et bouche dédaigneuse, me considéra sous tous les angles avant de faire signe à un domestique.

— Emmène-le prendre un bain avant qu'il ne pollue la région entière.

Une espèce de lutteur aux muscles flasques m'attendait dans un hammam. Il m'ordonna de me déshabiller et de passer un pagne autour de ma taille. L'alcôve qu'il me désigna était surchauffée. Je pris place devant un bac rempli d'eau brûlante et attendis. Lorsque je me mis à transpirer à grosses gouttes, le « lutteur » m'allongea sur le parterre et entreprit de me décrasser. Chaque fois que sa main claquait sur mon épaule, il déposait dessus d'épaisses fibres de terre noirâtres.

— Ton dernier bain, petit, c'était avant ou après le Déluge ?

— Je travaille dans les champs. Avec la chaleur et la poussière, ce n'est pas facile de rester propre.

— Je vais m'occuper de toi bien comme il faut. Tu seras aussi frais et pimpant qu'une vierge le soir de ses noces.

J'avais honte d'être aussi sale, mais ma préoccupation était ailleurs. Pourquoi ce bain ? S'agissait-il d'une toilette mortuaire ? Était-ce de cette façon que le caïd procédait avant de châtier un fauteur ? Me vinrent à l'esprit les histoires que colportaient les troubadours et qui parlaient de rituels épouvantables au cours desquels on sacrifiait des humains. Une peur insondable se répandit à travers mon être.

Le « luteur » me détergea les cheveux avec du ghas-soul, me savonna et me lava de la tête aux pieds avant de me conduire dans une salle jonchée de nattes matedassées.

— Repose-toi ici, ma beauté, me dit-il.

Après la relaxation, on me remit des vêtements neufs et doux comme une caresse et on m'installa dans une chambre qui sentait l'encens. Il y avait un lit recouvert de draps blancs, une table haute avec un tiroir, une chaise rembourrée, un candélabre sur une commode et, sur les murs, de larges tapis représentant des caravanes au coucher du soleil, une partie de chasse et des odalisques dansantes.

On m'apporta des fruits et des galettes.

— Ne t'avise pas de dérober quelque chose dans cette pièce, me menaça l'homme sec. Je tiens à jour l'inventaire de l'ensemble des objets que tu vois autour de toi. Si un seul manque à l'appel, tu manqueras longtemps à ta mère.

— Je ne suis pas un voleur.

— Comme c'est touchant.

Il faillit m'éborgner avec son doigt d'inquisiteur et sortit en refermant la porte derrière lui.

Je m'assis sur le rebord du lit et me pris la tête à deux mains. Je ne savais quoi faire ni quoi penser. Incapable de tenir en place, je me mis à arpenter la pièce de long en large. De temps à autre, je m'approchais de la fenêtre et observais la valetaille qui s'affairait dehors. Deux hommes, torse nu et saroual retroussé par-dessus les genoux, faisaient rôtir à la broche un mouton entier. Un palefrenier toilettait un cheval. Une femme regagnait

une tente, un ballot sur la tête, une ribambelle de mioches dans son sillage.

De l'autre côté de la cour, assis sur le marchepied de sa carriole, Babaï taillait une branche avec son poignard.

Il rangea sa lame lorsque je me dressai devant lui.

— Regardez-moi ce petit prince, me lança-t-il en repoussant son turban sur le front. Tu ne serais pas le fils caché du caïd, par hasard ?

— À quoi rime tout ça ?

— Une chose est sûre, tes craintes sont désormais derrière toi.

— Tu le penses vraiment ?

— Je ne le pense pas, je le constate.

Il jeta un pouce par-dessus son épaule :

— Va lui dire qu'il peut rentrer tranquille chez lui.

— Qui est-ce ?

Son doigt indiqua un tertre. Je distinguai vaguement un homme au pied d'un arbre, à côté d'une monture.

— C'est mon père ?

— Qui d'autre serait assez fou pour traîner ses guêtres jusqu'ici sans y être autorisé ? Si tu n'as pas tout mangé, porte-lui le reste du repas qu'on t'a livré. Il doit crever de faim.

Après s'être assuré qu'il n'hallucinait pas, mon père m'avoua qu'il ne comprenait rien à ce qu'il m'arrivait. Je lui dis que j'étais dans le même cas que lui, sauf que nous n'avions pas à nous alarmer.

— Tu crois vraiment que je n'ai pas de souci à me faire pour toi, mon fils ?

— Babaï dit que je suis l'hôte du caïd.

— En quel honneur ?



## Les Vertueux

— Je l'ignore. On m'a fait prendre un bain et on m'a offert des habits tellement légers que j'ai l'impression d'être nu. Tiens, touche-les. On dirait du duvet. C'est bon signe, tu ne trouves pas ?

Mon père se gratta nerveusement la joue.

— Tu as été reçu par le caïd ?

— Il n'est pas là... Ne te tourmente pas, père. Crois-tu qu'on serait aux petits soins pour moi, si le caïd me reprochait quelque chose ? Alors détends-toi, s'il te plaît. Il y a un Dieu qui veille, Là-haut, et nous ne L'avons à aucun moment offensé.

Mon père – qui n'avait jamais imploré un marabout – leva la *fatiha*. Son visage se décrispa un peu.

— Rentre à la maison, père. La nuit va bientôt tomber et les chemins ne sont pas sûrs.

— Tu as raison, mon fils, rien n'est sûr en ce monde. J'ose espérer que tu dis la vérité, que tu es bel et bien l'hôte du caïd. Cette histoire ne me rentre pas dans le crâne, mais je préfère ça aux pensées qui me tortureraient... Et toi, quand est-ce que tu vas rentrer à la maison ?

— On verra bien. Pars en paix. Qui sait ? Le caïd a peut-être du travail pour moi. Ce serait bien, si le caïd m'embauchait.

— Oui, mon fils, ce serait merveilleux. J'aimerais que ta vie ait un sens. J'aurais moins froid dans ma tombe.

Mon père chercha dans mes yeux quelque chose qu'il ne trouva pas, se tourna vers la Grande Kheïma en marmottant, puis il accrocha en bandoulière le sac contenant les fruits et les galettes qu'on m'avait servis et auxquels je n'avais pas touché, remonta sur sa jument et se dépêcha de regagner le douar rassurer ma mère qui devait mourir d'inquiétude pour lui et pour moi.

Le soleil s'apprêtait à disparaître derrière la montagne lorsque, à la vue d'un groupe de cavaliers qui s'approchait de la Grande Kheïma, les domestiques s'empresèrent de reprendre leurs tâches.

— C'est notre maître Gaïd Brahim qui revient de sa partie de chasse, me dit Babaï. Retourne dans ta chambre et restes-y jusqu'à ce que l'on vienne te chercher.

La nuit tomba, et avec elle le chahut de la journée. On n'entendait que le bruit feutré des pas dans l'obscurité, accompagné de chuchotements. Les chiens n'aboyaient plus, aucun hennissement ne troublait la quiétude des stalles.

Le nez contre la vitre, je contemplais le dehors. Des lumignons frissonnaient au fond des guitounes ; çà et là, des silhouettes spectrales vaquaient à leurs occupations, une lanterne à la main.

On m'apporta un repas : des tranches de viande rôtie servies sur un plateau tapissé de feuilles de laitue et garni de rondelles d'oignons rouges, un pain frais qui fleurait bon le four banal, une assiettée de couscous ruisselante

de miel, et des fruits juteux. J'avais tout ingurgité. Je ne me croyais pas capable d'une telle boulimie, mais c'était le seul moyen que j'avais trouvé pour tempérer mes angoisses. Cette profusion d'égards et de générosité ne me disait rien qui vaille. C'était trop beau pour ne pas susciter en moi mille interrogations dérangeantes.

On revint débarrasser. En silence. Les plats disparurent sans un cliquetis, des napperons propres recouvrirent la table. Personne ne m'adressa la parole.

Au moment où je songeai à me mettre au lit, un valet me somma de le suivre. Il me conduisit à travers un long corridor, me fit gravir un escalier, me poussa dans une salle immense et se retira.

J'attendis, debout au milieu de banquettes capitonnées, entre une gazelle empaillée et une selle brodée. De part et d'autre de la fenêtre se dressaient une horloge à pendule dans son armure en bois et un gigantesque samovar aux anses enrobées de peau de léopard.

Gaïd Brahim surgit d'une porte dérobée. Il était grand, large d'épaules, les yeux soulignés au khôl et la barbe taillée avec soin. Je l'imaginai plus vieux, acariâtre et violent ; je me trompais. L'homme était jeune, à peine la cinquantaine, le teint radieux et le sourire bienveillant. Il portait une robe en soie aux manches tressées qu'une épaisse écharpe rouge ceinturait, un pantalon turc immaculé et des bagues imposantes aux doigts. Il n'était pas très beau, mais il arborait un certain charme que son charisme de seigneur imposait comme une évidence.

— Tu as mangé ?

J'acquiesçai.

— Bien... fit-il sans me quitter des yeux. Ta chambre te plaît ?

*Les Vertueux*

— Oui, *sidi*.

— Bien.

Il s'approcha de moi. Son parfum m'étourdit presque. Il posa ses mains translucides sur mes épaules ; j'eus le sentiment qu'il m'enfonçait d'un cran dans mon corps. Son regard plongea au plus profond du mien.

— On s'est bien occupé de toi ?

— Oui, *sidi*.

Il me poussa gentiment vers une sorte de trône revêtu d'étoffes précieuses.

— Est-ce que je te fais peur ?

— Non, *sidi*.

— Alors, tiens-toi droit.

Il s'installa confortablement sur le trône, posa ses bras sur les accoudoirs à la manière d'un khan surplombant sa cour et se remit à me dévisager.

— Sais-tu pourquoi je t'ai convoqué ?

— Non, *sidi*.

— Personne ne sait pourquoi tu es là. Et personne ne doit le savoir. Mes serviteurs sont sûrement en train de se poser un tas de questions à ton sujet. Ils n'en sauront rien... Ce qui nous réunit ce soir, dans cette pièce, restera dans cette pièce. Ce sera notre secret. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, *sidi*.

— Répète voir ce que je viens de te dire.

— Ce qui nous réunit ce soir, dans cette pièce, restera dans cette pièce.

— Et qu'est-ce qu'un secret ?

— Une parole d'honneur, *sidi*.

— Pas vraiment. Un secret est plus que ça. C'est un serment que rien ne doit rompre.

— Un serment que rien ne doit rompre, *sidi*.

— Bien... Tu dois, toi aussi, te poser un tas de questions, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas, par précaution.

— C'est ton droit de te demander ce que tu fais là, au beau milieu de la nuit, en tête à tête avec le caïd qui n'accorde ce privilège qu'aux notables et aux courtisans.

Du doigt, il me fit signe d'avancer au plus près de l'estrade sur laquelle se dressait le trône.

— Tu es là parce que tu le mérites. Tu es l'un des rares jeunes hommes sur mon territoire à savoir lire et écrire. Si je l'avais appris plus tôt, je t'aurais envoyé au collège. On n'y accepte pas les enfants des musulmans, mais il y a des exceptions. (Il lissa sa barbe en m'acculant du regard, à l'affût de ce qui pourrait me traverser l'esprit.) Ton mérite ne s'arrête pas là. Tu possèdes surtout une qualité que les autres n'ont pas : la noblesse de l'âme. Si la Providence n'a pas daigné te faire naître sous une *Grande-tente*, elle ne t'empêche pas d'en incarner les vertus. Et tu es vertueux, Yacine fils de Sallam. Tu es brave, honnête et obéissant. Un vrai fils de son père. On reconnaît le vrai fils de son père à l'amour qu'il nourrit pour sa famille, pour sa tribu et pour sa nation. Je sais que tu n'hésiteras pas à te sacrifier pour les tiens.

Je baissai la tête, confus.

Il posa le menton dans le creux de sa paume, parut réfléchir, se tourna vers les portraits de deux patriarches accrochés au mur entre deux cimenterres damasquinés, puis vers la selle brodée, revint sur moi :

— Je règne sur toutes sortes d'individus et j'ai appris à distinguer le bon grain de l'ivraie. Mon statut l'exige. Un seigneur ne doit rien laisser au hasard. Sa méfiance

est son talisman. On ne sait jamais à qui on a affaire, quelle morsure mortelle s'embusque derrière le sourire ni quelle trappe a creusée sous tes pieds celui qui te déroule le tapis. Mais je ne vois pas que le mauvais côté des choses. La suspicion n'est pas toujours bonne conseillère. À la longue, elle finit par t'isoler avant de te dresser contre toi-même. Je sais qu'il y a des gens loyaux qui sont prêts à mourir pour moi. Et je suis persuadé que tu en fais partie.

— J'ai toujours été loyal, *sidi*.

Il me montra les portraits des patriarches – deux vieillards austères posant pour la postérité, le front volontaire et la poitrine bardée de médailles.

— Sur la gauche, mon grand-père, dit-il avec fierté, Gaïd Ammar Boussaïd, mort à quatre-vingt-treize ans. Il a fait la guerre de Crimée, à l'autre bout du monde, et a mené les fameux Turcos jusqu'aux portes de Sébastopol sans jamais battre en retraite. Sur la droite, mon père, Gaïd Saadedine Boussaïd. Le premier musulman à avoir décroché la Légion d'honneur. C'est l'empereur des Français, Napoléon III en personne, qui la lui a remise. Les autres médailles, il les a obtenues sur les champs de bataille durant la guerre de 1870... Chaque fois que je lève les yeux sur ces deux cadres, je regrette de n'avoir été qu'un marmot pendant que mon preux géniteur prenait d'assaut les citadelles et semait la débandade dans les rangs ennemis. J'ai espéré, à mes vingt ans, qu'un conflit s'embrace quelque part pour que je puisse, moi aussi, tailler mon épopée à coups de sabre dans la chair de mes adversaires. Le destin en a décidé autrement. Et qui peut forcer le destin ?

Il m'invita enfin à prendre place sur un pouf en bas de l'estrade.

— L'honneur, mon garçon, est ce qui différencie les êtres humains des animaux. Le lion a beau rugir et secouer sa crinière au vent, son règne ne connaîtra ni gloire ni stèle. Dans la brousse ou en captivité, proie ou mâle dominant, une bête vit et meurt en bête. Mais un héros, même mort, continue d'être un héros. À l'instant où l'on confie sa dépouille à la terre, son âme s'empare des esprits pour façonner les mémoires et inspirer des générations entières. Est-ce que j'ai tort de le croire ?

— Non, *sidi*, bredouillai-je, la gorge aride.

Le regard du caïd pesa sur mes épaules tel un carcan.

— Un homme sans honneur est plus à plaindre que l'épouvantail qu'on plante dans les champs. Sa vie est un brouillon sans queue ni tête. Personne ne viendra fleurir sa tombe. C'est comme s'il n'avait jamais existé.

Il se versa à boire, garda le gobelet dans sa main un long moment avant de le reposer sur le guéridon qui séparait le pouf que j'occupais du trône qui me dominait.

— C'est pour cela que je vis un drame depuis que j'ai appris que mon héritier, le futur caïd des Beni Bousaïd Ech-Chorafa, a été déclaré inapte par la commission médicale des armées.

Il cogna sur l'accoudoir, me faisant sursauter.

— Mon propre fils, le fils de Gaïd Brahim, empêché d'enfiler l'uniforme des guerriers et de brandir son sabre en criant sus à l'ennemi. (D'un geste rageur, il essuya l'écume aux coins de sa bouche.) Mes ancêtres ont dû se retourner dans leur tombe, et moi, je n'arrive pas à fermer l'œil, la nuit...

Il joignit les doigts sous le menton, en hochant la tête d'un air outragé.

Il poursuivit :

— Il n'est pire affront, pour un Boussaïd, que de voir filer sous son nez la plus belle occasion de consolider sa légende. De toutes les opportunités, la meilleure, la plus prestigieuse et la plus incontestable est celle qu'offre la guerre. Alors que des va-nu-pieds, sans instruction ni panache, sont recrutés par milliers, mon fils à *moi*, la chair de ma chair, le plus noble de tous les nobles, est déclaré inapte au service des armées... Réformé ! pesta-t-il, la bouche tordue. Comme les tuberculeux, comme les impotents, comme les sots ! Lui, qui est appelé à régner sur les quatre tribus qui vivent sur mes terres ! Quelle autorité lui resterait-il si son aura était démythifiée par une vulgaire commission médicale ?

Il fit non de la tête, les mâchoires crispées.

De nouveau, son poing s'abattit avec hargne sur l'accoudoir.

— J'ai décidé qu'il n'en soit pas ainsi. La bannière des Boussaïd ne cessera jamais de flotter par-dessus les fusils. Mon fils est malade du cœur, mais il est vivant. Il a toute sa tête et aucune raison de la baisser devant le premier venu. Tu en vois une, toi ?

— Non, *sidi*.

— C'est une question de principe. J'ai promis à mon père, sur son lit d'agonisant, que l'aura des Boussaïd ne perdra la face ni devant le coup du sort ni devant le fait accompli... Je suis allé protester en haut lieu et j'ai eu gain de cause, ajouta-t-il en brandissant une feuille de papier. Mon fils est appelé à rejoindre les rangs des braves.



Je ne le suivais plus.

Il remarqua que je peinais à déglutir et m'autorisa à boire. Je sautai sur la carafe et la vidai à moitié.

— Tu te sens mieux, maintenant ?

— Oui, *sidi*.

— Est-ce que tu assimiles ce que j'essaye de te dire ?

— Oui, *sidi*.

— Je n'en attendais pas moins de toi. On m'a certifié que tu es un garçon fiable et intelligent, et je me réjouis de le constater par moi-même. Tu veux autre chose ? Un thé ou bien une orangeade ?

— Non, *sidi*.

— Bien, revenons à notre petite discussion. Je disais donc qu'il n'est pas question, pour les Boussaïd, de ne pas prendre part à la guerre qui vient de se déclarer en Europe. Beaucoup de musulmans sont appelés à défendre l'honneur de la France. Des unités de spahis et de tirailleurs sont déjà sur le front. Mon fils se battra bientôt à leurs côtés. Pour tout l'or du monde, les Boussaïd ne manqueraient un tel rendez-vous avec l'Histoire.

— Vous ne craignez pas que votre fils ait des complications de santé, *sidi* ? Si l'armée l'a réformé, c'est pour son bien. Je ne sais pas pourquoi je suis là, mais si vous voulez mon avis, je trouve que ce n'est pas une bonne idée d'envoyer votre fils à la guerre avec un cœur malade.

Il y eut un long silence.

Le caïd me fixait comme si je venais de blasphémer. L'aurais-je offensé en l'interrompant ? Aurais-je commis un parjure en lui faisant part de mon avis, moi qui étais censé n'en avoir aucun ?

Ma gorge me fit de nouveau souffrir, mais je n'eus pas le courage de me verser à boire. Mes membres s'étaient raidis ; j'avais du mal à respirer.

Brusquement, son doigt se tendit vers moi, avec autorité :

— C'est toi qui vas partir à sa place, m'annonça-t-il d'un ton péremptoire. Tu porteras son nom, Hamza Boussaïd, et tu tâcheras d'en être digne.

Pendant un moment, tout s'embrouilla dans ma tête et je n'étais plus sûr d'avoir saisi les propos du caïd. Les mots avaient subitement cessé d'avoir du sens dans mon esprit. Jusque-là, j'avais écouté Gaïd Brahim comme j'écoutais, autrefois, les troubadours corser à l'envi les prouesses de leurs héros. Pour moi, le caïd me racontait une histoire. Si j'étais tendu comme une crampe, c'était parce que j'avais peur de ne pas savoir dans quel contexte la situer. L'empereur des Français, les épopées, les pays en guerre qu'il avait cités et dont je n'avais jamais entendu parler, les Turcos que les conteurs faisaient passer pour des demi-dieux afin d'épater les gamins que nous étions, la gloire des Boussaïd – toutes ces références grandiloquentes relevaient de la mythologie des souks, selon moi. Et d'un coup, ce que je ne dissociais guère de l'abstrait fut ramené en bloc à ma petite personne, sans crier gare, comme ça, au détour d'une conversation dont j'étais à mille lieues de soupçonner qu'elle me concernait. J'eus l'impression qu'une bourrasque soudaine me claquait un volet à la figure.

— Vous voulez que j'aïlle faire la guerre à la place de votre fils, *sidi* ? m'entendis-je balbutier.

— Absolument. Le nom des Boussaïd doit figurer dans les livres d'Histoire. C'est impératif. Mon fils veut

y aller, malgré son cœur défaillant. C'est très courageux de sa part, mais il ne tiendrait pas une heure sur un cheval. J'ai eu du mal à le dissuader. Il est tout chagrin à l'heure qu'il est. Il ne mange pas, ne dort pas, ne supporte personne autour de lui. Il s'en veut d'être souffrant et il a cassé ses miroirs pour ne plus se regarder dedans. Mais le courage est une chose, et la santé en est une autre. Dieu ne nous charge que de ce qu'il nous est possible d'entreprendre. Mon fils n'aura pas la force de brandir son sabre en criant sus à l'ennemi. Le moindre effort l'essouffle. C'est pourquoi j'ai décidé d'envoyer quelqu'un de robuste à sa place. J'ai cherché parmi les braves jeunes gens des quatre tribus. Aucun ne t'arrive à la cheville.

— Mais je n'ai pas encore l'âge requis pour l'armée.

— C'est ce qui est écrit sur le papier. En réalité, ton géniteur a attendu trois années après ta naissance pour t'enregistrer à l'état civil. Certains pères font la même chose. Ils pensent que, de cette façon, leurs rejetons seront plus mûrs et mieux aguerris le jour de leur incorporation, ce qui est, dans un sens, assez pertinent... Mais, rassure-toi, je ne suis pas un monstre pour envoyer un gamin sur le front. Et tu es loin d'être un gamin. Tu es tout à fait dans les temps, Yacine, fils de Sallam. Tu as vingt ans et des poussières.

Et dire que c'était un secret entre mes parents et moi.

Les gens n'exagéraient pas lorsqu'ils affirmaient que Gaïd Brahim regardait à travers nos yeux et écoutait avec nos oreilles, qu'il était au courant de tout ce qui se passait sur ses terres et qu'il était capable de deviner jusqu'au sexe d'un fœtus dans le ventre de sa mère.

J'étais trop déshydraté pour attendre la permission de m'emparer de la carafe. Le caïd me considéra en silence pendant que je me désaltérais à grandes lampées afin de noyer le brasier qui venait de se déclarer en moi. Ses yeux semblaient s'emparer de mon corps et de mon âme, telles deux entités démoniaques.

— Tu es tout pâle. Quelque chose ne va pas ?

— Je... je ne comprends pas, *sidi*.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? C'est pourtant clair. Je t'offre la chance de ta vie. Tu en as eu combien, de chances, jusqu'à maintenant ? Pas une seule. Ton présent ressemble à ton passé. Tu te lèves le matin et tu meurs le soir, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on jette des pelletées de terre sur ton cadavre au fond du fossé. C'est ce que tu veux ? N'être qu'une ombre sur un caillou ?... Je ne vais pas te mettre le couteau sous la gorge. Je te laisse le temps de prendre conscience de l'immense privilège que je t'accorde.

Toute l'eau que je venais de boire rejaillit par mes pores, froide et urticante.

La voix qui échappa de mes entrailles eut du mal à franchir mes lèvres.

— Je... je ne peux pas, *sidi*.

— Tu ne peux pas quoi ?

— C'est que... je ne suis pas prêt.

— Qui l'est vraiment ? Personne ne sait ce qui l'attend dans l'heure qui suit, mon garçon.

— Pardonnez-moi, *sidi*. C'est très confus dans ma tête... Pour moi, l'armée, c'est dans deux ou trois ans. Je n'y pensais même pas. Et puis, il y a ma famille. Mon père est infirme. Il a besoin de moi.

— Les tiens ne manqueront de rien.

J'étais pris au piège.

— Mes parents envisageaient de me marier cet été, mentis-je.

— Avec qui ?

— Ils n'ont pas avancé de nom.

— Tu vois ? Tu es prêt à accepter d'épouser, les yeux fermés, une fille que tu ne connais pas, au détriment d'une cause qui te grandirait dans l'estime de toi-même et dans le respect des autres. Un mariage peut attendre, mais qui laisse passer la chance de sa vie ne la rattrapera jamais plus. Que pourrait-elle t'apporter, une épouse ? Des bouches à nourrir supplémentaires et des soucis. Quand on est pauvre, on ne sait pas voir plus loin que le bout de son nez, parce qu'on est supposé être disqualifié d'office, privé de rêves et d'ambition. Mais, c'est faux. Dans le Coran, il est dit que Dieu n'améliorera la condition d'une communauté que lorsque cette communauté aura changé de mentalité. Et tu dois changer la tienne si tu aspiras à une vie meilleure, mon garçon.

— Ce n'est pas ça, *sidi*.

— C'est quoi d'autre ? À moins que tu n'aies peur d'en découdre. Serais-tu ce lâche que je n'ai pas réussi à détecter plus tôt ? Je m'en voudrais de laisser une mauviette occuper le pouf sur lequel tu es assis. Est-ce que tu es un lâche, Yacine fils de Sallam ?

— Non, *sidi*.

— Alors, pourquoi trembles-tu comme une fille ?

— J'ai froid.

— Mais non, tu n'as pas froid. Tu manques de cran, et tu me déçois.

Il fit craquer ses phalanges :

— J'en connais qui vendraient leur âme pour être à ta place. Qu'espères-tu changer dans ta vie en retournant croupir dans ton taudis ? De toutes les façons, tu seras appelé à rejoindre le service militaire, un jour ou l'autre. Ton tour viendra, sauf qu'il n'aura rien à te proposer. Ce qui n'est pas le cas ce soir. Je t'offre l'opportunité de changer le cours de ton destin. La guerre ne durera pas longtemps. Si ça se trouve, elle sera terminée avant que ton régiment n'atteigne le front. À ton retour, je te célébrerai en héros. Je te traiterai comme mon propre fils. Tu auras des terres où ta famille vivra dans l'aisance. Je te marierai à la plus belle vierge de la région. Tu marcheras la tête haute parmi les notables. Tout ce qui t'a manqué, tout ce dont tu as rêvé, tu n'auras qu'à claquer des doigts pour l'obtenir.

Il quitta son trône et vint poser sa main sur mon épaule.

— Tu n'es pas obligé de me répondre tout de suite. Je te laisse regagner la chambre qu'on a préparée pour toi. Tâche seulement de ne pas t'endormir sur tes deux oreilles. De toi dépendra le sort de ta famille. Il te revient de la mettre du bon ou du mauvais côté de la balance. Si tu es d'accord avec mon offre, à la bonne heure. Tu tourneras définitivement le dos à la misère. En revanche, si ma proposition ne te convient pas, je veux que tu disparaisses de ma vue avant l'aurore. Tu retourneras dans ton douar dire à ton père et à ta mère de ramasser leurs rejetons et leurs balluchons et de quitter mes terres sans tarder. Je n'ai pas besoin de te prévenir qu'ils ne trouveront nulle part un endroit où se poser. Quant à toi, tu ne seras plus digne de garder notre secret... et je

## *Les Vertueux*

ne courrai pas le risque que notre petit entretien s'ébruite, si tu vois ce que je veux dire.

Il me tapa sur la joue.

— C'est à toi de décider, mon garçon : la gloire et la fortune ou bien l'errance et la mouise pour les tiens.

Je compris aussitôt que j'allais devoir faire un choix qui ne serait pas le mien, car si Dieu, parfois, ferme les yeux sur les péchés de Ses saints, le caïd les garde ouverts tel un abîme sous les pieds de ses sujets.

... Présent !... Gharmoul Tayeb — Présent !...  
 Soumeur Mohand-Amokrane — Présent !... Tarkouk  
 Haj — Présent !... Redaoui Boudjema — Présent !...  
 Haouchine Salah — Présent !... Bouselham Sid Tami  
 — Présent !... Soltani Baghdad — Présent !...

L'adjudant Gildas procédait à l'appel sur la place  
 d'armes. Nous étions une soixantaine de nouvelles  
 recrues à répondre « présent ! », matin et soir, depuis  
 notre arrivée au cantonnement.

— Benayachi Khodja Ali Ould Cheikh Sanhadji.

— Présent.

— Tu as ramené ta tribu avec toi ou quoi ?... Zor-  
 gane Zorg.

— Je suis là !

— On dit « présent », abruti, lui cria le caporal  
 Borsali.

— Boussaïd Hamza, poursuivit l'adjudant.

— ...

— Boussaïd Hamza.

Mon voisin m'enfonça son coude dans le flanc.

— Tu es sourd ou quoi ? On t'appelle.



— Boussaïd Hamza.

— C'est moi, *sidi*.

L'adjudant Gildas me chercha dans les rangs.

— Un con, ça saute aux yeux. Et quand il se cache, on le voit mieux. Montre voir ta petite gueule, monsieur Boussaïd.

Je levai la main pour qu'il me situe.

— Encore toi... Tu es dur de la feuille ou est-ce que tu fais le malin ?

— Peut-être qu'il ne connaît pas son nom, supposa le caporal Borsali. Paraît qu'un simple matricule leur suffit, à ces animaux.

— Tu penses qu'on tirera quelque chose de ce bétail, caporal Borsali ?

— Les gens du cirque ont bien réussi avec les fauves, mon adjudant.

L'adjudant fit signe au premier rang de s'écarter pour qu'il puisse me voir en entier.

— Approche, mon coco, viens que je te regarde de plus près.

Je sortis des rangs. Il m'ordonna de pivoter lentement sur moi-même, m'arrêta en m'enfonçant sa trique sous le menton, me dévisagea de la tête aux pieds, puis il me présenta aux autres.

— Messieurs, vous avez sous les yeux le parfait spécimen de l'andouille. Comme vous pouvez le constater, il a la tronche ronde comme un fion, avec plein de déguellasseries dedans. J'ignore s'il joue au petit malin ou si c'est dans sa nature d'être aussi bête que ses pieds, dans les deux cas de figure, il est mal barré avec moi... Tu cherches à amuser la galerie, tête de nœud ? Réponds, est-ce que tu te crois marrant ?

Je ne sus quoi répondre. Mes yeux ne quittaient pas la trique.

L'adjudant me somma de me tenir droit.

— Tu lui donnes combien de chances de se sortir du guêpier qui l'attend de pied ferme, caporal Borsali ?

— Pas une seule, mon adjudant.

— C'est bien ce que je m'étais dit la première fois que j'ai vu sa tronche de clown triste. Non mais, regardez-moi cette tête à claques. Les Boches vont se régaler quand ils auront ta face de pucelle dans leur ligne de mire. Ils gaspilleront pas une cartouche pour toi, ma poupée. Ils te cueilleront comme un fruit et ils t'emmancheront sec avant de te bouffer le cul à pleines dents. Est-ce qu'il t'arrive au moins d'assimiler ce qu'on te dit, âne Boussaïd ?

— Je crois pas, mon adjudant, renchérit le caporal. On dirait une vache qui voit passer un train.

L'adjudant promena sa cravache sur l'arrière de mon crâne, autour de mon cou, me releva le menton.

— Allez, oust ! Aux cuisines ! Tâche de bien épilucher les patates, mouche tsé-tsé. Je te préviens, y en a pas assez pour tout le monde. Je passerai vérifier. Si je constate le moindre gaspillage, je te tannerai la peau des fesses jusqu'à ce que tu ne puisses plus t'asseoir dessus pour de bon.

Nous étions dans le camp depuis deux semaines et je n'arrivais toujours pas à m'habituer à mon nouveau nom. Une fois sur trois, quand on nous rassemblait sur la place d'armes, le nom de Boussaïd Hamza me passait par-dessus la tête. Le premier châtiment corporel qu'on m'a infligé, c'était à cause de ma « distraction ».

L'adjudant Gildas et le caporal Borsali parlaient couramment l'arabe. Ils étaient tous les deux originaires du Tell. Ils n'étaient pas des brutes, mais leur langage ordurier me désarçonnait. Je n'avais pas l'habitude d'entendre des obscénités. Au douar, quand on se chamaillait, on en venait aux mains, parfois, sans proférer de gros mots. La grossièreté, chez nous, était l'offense la plus proche du blasphème. La subir à longueur de journée, dans ce cantonnement où l'on nous parquait comme des agneaux, m'horrifiait et me déroutait à la fois.

Je n'étais pas bien, au camp. Le dépaysement me déprimait. L'endroit était lugubre. La nuit, on entendait hurler les chacals. Le jour, on ne voyait pas âme qui vive à des lieues à la ronde ; ni maisons, ni arbres, ni silhouette à l'horizon. On était en marge du monde, largués au milieu de nulle part.

La majorité d'entre nous étaient des ruraux, presque tous analphabètes, élevés dans la crainte et le dénuement. Ils n'avaient jamais quitté leurs hameaux, ne connaissaient pas grand-chose de la vie moderne, hormis la galère et la soumission. Ils étaient là, déboussolés, à hanter un plateau rocailleux qu'un vent glacial fouettait en permanence, en se demandant ce qu'on allait faire d'eux. Une poignée de soldats de l'armée régulière nous encadrait. Il y avait un officier qui commandait le camp, sauf qu'il nous ignorait. Il venait à l'aube sur son cheval pour assister à la levée des couleurs, puis il s'évanouissait dans la nature, sans nous adresser un traître mot. Le reste du temps, nous étions livrés à l'adjudant Gildas et à l'excès de zèle de son caporal, un rondouillard qui adorait fayoter et nous crier après du haut de ses bottes éperonnées, pareil à un coq dressé sur ses ergots.

C'était un peu la pagaïe, au camp. Personne ne savait ce qu'on y fabriquait. Chaque jour, de nouvelles recrues nous rejoignaient, ployées sous leurs balluchons, appauvrissant davantage nos rations à cause d'une logistique qui ne suivait pas.

Le cantonnement était à peine assez grand pour contenir une section. Trois habitations en dur abritaient les chambrées des soldats de l'unité ainsi que le bureau de l'officier flanqué d'un misérable jardin que le givre n'en finissait pas de martyriser. Les latrines se trouvaient sur le versant d'un remblai, grouillantes d'asticots. Il fallait mille acrobaties pour s'y accroupir. Retranchées derrière une haie de nopal se tenaient les cuisines, reconnaissables à leurs énormes marmites cabossées séchant au soleil. On dormait sous des tentes, par terre, enroulés dans nos nippes pour lutter contre le froid cuisant de la nuit. Les uniformes tardant à venir, chacun portait les guenilles ramenées de chez lui, chèches et taboules compris. Certains traînaient à leurs pieds des groles à gueules de batracien ouvertes sur des orteils abîmés et noirs comme des molaires cariées.

La guerre n'avait pas encore commencé pour nous que déjà on comptait deux morts dans nos rangs. Le premier avait succombé au froid. C'était un jeune Mozabite qui n'allait pas bien depuis notre arrivée. Un matin, il ne s'était pas levé pour le rassemblement. On a mis sa dépouille sur un tombereau et on l'a renvoyé chez les siens. Puis il y a eu une bagarre entre deux Arabes pour une vague rancœur tribale. L'un avait un couteau ; l'autre n'en avait pas et eut la gorge tranchée jusqu'aux vertèbres cervicales. À la vue de la boucherie, le caporal Borsali s'est écrié : « Un canif, un macchabée. Qu'est-ce

que ça sera, quand on leur fournira des fusils, à ces barbares ? Ils s'entretueront avant que l'ennemi ne donne l'assaut. »

L'officier avait ordonné que l'on nous passe au peigne fin et que l'on sanctionne sévèrement ceux qui possédaient une lame ou un objet dangereux.

Après, tout rentra dans l'ordre. Les automatismes eurent raison de notre indolence ; nous n'étions plus qu'un collectif qu'on dressait, un ensemble compact qu'on faisait marcher au pas, le juron tonitruant et la menace cinglante.

La nuit, je ne parvenais pas à m'endormir. J'ignore si c'était à cause du froid ou bien des ronflements de mes camarades. Je passais des heures à me tarabuster l'esprit. Je pensais à Gaïd Brahim, aux promesses qu'il m'avait faites. Des fois, je m'imaginai disposant d'une ferme où ma famille vivrait dans l'aisance ; je me surprénais à sourire. Des fois, je me voyais tomber sous les mitrailles et je me demandais si le caïd prendrait soin de ma famille comme promis ; mon cœur alors se crispait très fort et je pleurais comme un enfant. Il m'arrivait souvent de pleurer. Je n'avais pas à en rougir. Un poète, de passage dans notre village, a dit : « Les hommes vrais ont la larme facile parce qu'ils ont l'âme près du cœur. Quant à ceux qui serrent les dents pour refouler leurs sanglots, ceux-là ne font que mordre ce qu'ils devraient embrasser. » Il avait sans doute raison. Je n'avais jamais vu pleurer mon père ni aucun homme de notre douar. C'était peut-être pour cette raison qu'ils préféraient assumer leur malheur au lieu de le conjurer.

Gaïd Brahim ne m'inspirait pas confiance. Lorsque, au lendemain de notre rencontre, je lui avais annoncé

que j'acceptais de partir à la guerre à la place de son fils, il n'avait manifesté aucune émotion. Je m'attendais à ce qu'il me prenne dans ses bras ou qu'il me tape gaillardement sur l'épaule ; il s'était contenté de me toiser en maugréant : « J'aurais aimé que tu répondes oui tout de suite, mais il t'a fallu toute une nuit pour te décider, et ça me déçoit. »

Le jour même, il m'avait poussé dans sa calèche personnelle et m'avait emmené dans une plantation à trois heures de route au sud de la Grande Kheïma. Babaï conduisait. Le caïd ne m'avait pas autorisé à m'asseoir près de lui, sur la banquette capitonnée. J'avais fait le trajet sur une latte, à côté du cocher. Une fois à destination, le caïd avait décrété, la voix ferme pour que Tayeb, le vieux gardien des lieux, et Babaï l'entendent : « C'est ici que tu vas travailler, Yacine fils de Sallam. Tayeb est trop vieux pour gérer, seul, Haouch Sadgui. Je t'ai choisi pour l'assister. Il s'occupera des bêtes, et toi, des cinq cents jeunes abricotiers du verger. On les a plantés il y a quelques mois. Je compte sur toi pour veiller sur eux. » Ensuite il avait ordonné au vieux Tayeb de raccompagner Babaï à la Grande Kheïma. Ces derniers congédiés, le caïd m'avait expliqué qu'il avait fait exprès de faire croire à Babaï que j'allais m'occuper de la plantation car personne ne devait connaître notre secret.

Nous avions déjeuné sur place, lui dans le salon, et moi sur le perron, sous le regard stupide de deux chiens aux côtes saillantes. Pour quelqu'un qui me confiait l'honneur de sa dynastie, c'était le comble de l'ingratitude. Puis je m'étais dit que s'il avait évité de m'inviter à sa table, c'était par précaution. Ses sujets auraient soupçonné quelque chose et notre projet capoterait.

Le repas terminé, le caïd m'avait ordonné de remplacer Babaï aux commandes de la calèche et nous étions partis, rien que lui et moi, plus bas dans le Sud, jusqu'à la caserne de Kreider... Ce jour-là, que l'on me pende avec ma langue si je mens, j'ai vu de mes propres yeux Sa Seigneurie à qui on baisait les pieds, le fabuleux caïd qui possédait nos corps et habitait nos âmes, le tout-puissant Brahim Boussaïd Ech-Chorafa, par son nom sanctifié, s'écraser comme une bouse de vache devant deux officiers français : « Je fais offrande de mon fils à la patrie, leur avait-il claironné. Qu'il me revienne couvert de médailles ou qu'il meure sur les champs de bataille importe peu, l'essentiel est qu'il défende vaillamment l'intégrité de notre mère la France. » Les deux officiers, nullement émus par la ferveur patriotique du caïd, l'avaient prié de les suivre à l'intérieur d'un bureau. J'étais resté planté dans la cour. Plus tard, l'un des deux gradés fut surpris de me trouver encore debout à l'endroit où il m'avait laissé. « Qu'est-ce que tu fiches là, toi ? » Je lui avais répondu que j'attendais le caïd. « Le caïd est rentré chez lui depuis plus d'une heure. Allez oust ! Rejoins tes semblables, et que ça saute ! »

C'est ainsi que je m'étais retrouvé derrière les remparts d'une enceinte militaire, avec une vingtaine de mes *semblables* totalement désorientés.

Le lendemain, on nous avait verrouillés dans les wagons à bestiaux d'un tortillard qui s'arrêtait de gare en gare pour embarquer d'autres appelés. Nous avions roulé une partie de la nuit, entassés sur la paille qui sentait le crottin et la pisse de cheval, sans un croûton à nous mettre sous la dent.

## *Les Vertueux*

Au matin, le train nous avait déchargés sur les quais d'une gare inachevée. Un gradé bedonnant, escorté par des soldats armés, était à l'accueil. Après s'être présenté comme étant l'adjudant Gildas, il avait procédé à l'appel, puis on avait formé des colonnes et on avait gravi d'interminables collines jusqu'au cantonnement où un marmiton en tablier de boucher nous attendait, louche à la main, pour nous distribuer un rata indéfinissable que nous avons dévoré avec délectation.

Depuis, nous étions là à nous morfondre entre quatre palissades surmontées de barbelés.



— C'est pas normal, observa un rouquin qui était affecté aux cuisines et qui venait, après le souper, papoter avec son cousin Khaled sous notre tente.

Il s'appelait Zorgane Zorg. Un mot de travers, et il s'embrasait plus vite qu'une poudrière. Je ne le connaissais que depuis quelques jours, et déjà il m'inspirait une peur bleue. Mais j'étais loin de me douter, dans ce camp de transit maussade, que ce garçon aux cheveux roux et aux joues mouchetées, qui nous mitraillait de postillons en accaparant la parole, allait jouer un rôle terrible dans ma vie.

— De deux choses l'une, poursuivit-il. Ou bien la guerre est finie ou bien elle n'aura pas lieu. Sinon, comment expliquer qu'on ne nous distribue pas de fourbi ?

— C'est aussi mon avis, renchérit son cousin Khaled, un échalas au nez démesuré. S'il y avait la guerre, on ne serait pas là à se geler les os.

— Ce n'est pas un centre d'entraînement, ici, les gars, expliqua Sid Tami, un zazou habillé à l'européenne, le seul à porter des souliers à talons et un pantalon avec

des poches à l'arrière. C'est juste un centre de regroupement. On attend d'autres arrivages du contingent.

— N'empêche, objecta Khaled, c'est pas normal qu'on reste là à ne rien faire.

— On serait en train de faire quoi, d'après toi ? s'enquit Tahar, un petit gars maigre et noiraud.

— On nous entraînerait au combat, tiens, dit Zorg. Or on se bouge même pas. On dit « présent » au réveil, « présent » avant d'aller bouffer, puis encore « présent » avant d'aller se coucher. C'est pas de cette façon qu'on prépare les gens à la guerre.

— Réfléchissez deux secondes, soupira Sid Tami, condescendant. La guerre a pris de court tout le monde et l'armée a du mal à s'organiser. Dans peu de temps, les choses vont se mettre en place et nous serons parés pour la bataille.

— Cinq dans tes yeux, fulmina Zorg en lui plaquant une *main de Fatma* contre la figure.

Sid émit un hoquet dédaigneux :

— C'est pas pour vous ficher la trouille, mais, croyez-moi, l'armée ne s'est pas donné tant de mal pour que l'on vienne nous dire à la fin « OK, les gars, rentrez chez vous, y a rien à voir ». Je viens de la ville, moi. Et en ville, les gens ne parlent que de la guerre. Les canons ont déjà tonné, de l'autre côté de la mer.

Zorg retroussa les lèvres sur un rictus, le visage distordu de fiel.

— Répète voir d'où tu viens, monsieur qui en sait des choses que les autres n'imaginent même pas ? De la ville, que tu as dit ?

— Ouais, de la ville.

— Et tu penses que ça rend plus intelligent, la ville ?

— C'est pas le sujet.

— Si, c'est le sujet. Qu'est-ce que tu entends par « je viens de la ville » ? Que nous, on est un ramassis de péquenots avec de la boue à la place du cerveau ?

— Je ne t'ai pas traité de péquenot, Zorg.

— Tu t'es peut-être pas entendu le dire, mais moi, je t'ai entendu le penser. Depuis que t'as atterri dans ce camp, tu roules des mécaniques et t'es jamais d'accord avec ce qu'on se dit entre nous.

— On parle de la guerre, je te rappelle.

— M'en torche de la guerre, c'est le ton que tu prends avec nous qui me fait chier. Je t'ai entendu, l'autre jour, traiter Fréha de pouilleux. Tu l'as pas traité de pouilleux ?... Et puis, c'est quoi ce blaze d'enculé ? Jamais entendu un musulman s'appeler Sid Tami.

— C'est une contraction de Sidi Touhami.

— T'as écourté ton nom pour plaire aux roumis ?

— C'est la faute à l'Administration.

— Ouais, sauf que ça te gêne pas de le porter en gage d'émancipation.

— Voilà que tu pars en vville, Zorg, déplora Sid Tami en se mettant à transpirer et à passer la langue sur ses lèvres desséchées.

Zorg se tourna vers nous. S'il avait eu une arme sur lui, je suis certain qu'à cet instant précis il n'aurait pas hésité à s'en servir.

— Parce qu'il a des talons à ses souliers, il se croit de *leur* temps. T'es pas de *leur* temps, t'es pas de *leur* monde, et ils te feront pas de la place, les roumis.

— Ça n'a rien à voir.

— C'est là tout ton problème, l'assimilé. Quand on a le cul entre deux chaises, on risque la fissure anale.

Que tu viennes de la ville ou de la lune, t'es rien d'autre qu'un indigène, comme *ils* disent, un indigène apprivoisé, et t'es pas plus futé qu'une oie.

— Pourquoi tu changes de sujet ?

— C'est le sujet, putain de ta race. Je t'ai à l'œil. Tu vas l'avoir mauvaise, méfie-toi, *Sid Zbel*. Ne redis jamais que tu viens de la ville et ne crois pas que ça te donne le droit de péter plus haut que ton cul. Je suis allergique aux types qui se prennent pour ce qu'ils ne sont pas... Monsieur nous vient de la ville. Attention, écarter-vous les arrières, laissez passer la civilisation...

La violence des propos de Zorg trahissait la complexité de ma communauté, dont j'étais loin de soupçonner les dissensions. Je croyais que nous étions solidaires dans la souffrance, que le joug colonial renforçait naturellement nos liens, et je m'apercevais que, pour des considérations saugrenues, les nôtres se vouaient une abominable aversion.

Sid Tami esquissa un sourire, probablement pour sauver la face.

— Ça te fait rire ?

— Disons que ça m'amuse, s'énerva brusquement Sid. Tu te mets hors sujet et tu pars dans tous les sens. Ça ne doit pas tourner rond dans ta tête, si tu veux mon avis. On dirait que tu n'attendais qu'un prétexte pour t'enflammer contre moi. J'suis un citoyen, et alors ? C'est un crime de repasser sa chemise et de cirer ses souliers ? Si ça te démange que je vienne de la ville, tu n'as qu'à te gratter. En ville, au moins, on a des horloges pour marcher dans les pas du Temps.

— Ne me prends pas de haut, face de fille, parce que tu ne m'arrives pas à la cheville. Quand je dis qu'il n'y

aura pas la guerre, j'suis pas en train de radoter. Je réfléchis, moi. Et t'as pas à me contredire comme si je ne savais pas de quoi je parle.

— La guerre a déjà commencé, figure-toi.

— Que ton souffle t'étouffe. Elle n'aura pas lieu.

— Ouais, renchérit le cousin, nous, on ne va pas se faire canarder pour pas un sou. Nous, on veut rentrer chez nous entretenir nos chèvres et nos champs.

— Qui vous dit que j'aime la guerre ? protesta Sid. Je viens à peine de me marier.

— C'est sans doute pour fuir l'ogresse que tu as épousée que tu préfères aller te faire tailler en pièces ailleurs.

Toute l'assemblée éclata de rire, sauf Dahmane, un Kabyle, qui ne parlait pas un mot d'arabe. Zorg et Sid Tami se toisèrent ; une haine implacable jaillissait de leurs yeux sans qu'aucun des deux se détournât.

— Debout là-dedans, bande d'attrape-mouches, claqua la voix de l'adjudant. Vous vous croyez au cirque ?

Nous nous mêmes au garde-à-vous.

— Et toi, lança le caporal Borsali à Zorg, qu'est-ce que tu fricotes, là ? T'as fini de nettoyer les marmites ?

— J'ai tout lavé, chef.

L'adjudant nous dévisagea les uns après les autres, s'attarda sur la mine déconfite de Sid Tami.

— C'est toi le bouffon qui épatait la galerie ?

— On discutait entre nous, mon adjudant. On ne faisait rien de mal. On se demandait seulement quand est-ce qu'on va nous remettre les armes et le paquetage.

— Tu es pressé d'en découdre ?

— On veut juste savoir, chef.

— Eh bien, le farniente s'achève ce soir. Demain matin, on lève le camp. Vous allez rejoindre la garnison

Cet ouvrage a été mis en pages par



N° d'édition : L.01ELIN000585.N001  
Dépôt légal : août 2022

